



Comment choisir son maître et donc son dojo

Questions-réponses à Gérard Duquesne
professeur du dojo



Préambule

Un dojo est "le lieu où l'on étudie la voie" (do).

Il peut donc matériellement se situer n'importe où, y compris en pleine nature.

Comme on le voit, on est loin des termes occidentaux de "club" ou "gymnase".

Seul le choix du maître du dojo doit guider le pratiquant. Il convient donc d'écarter d'emblée les critères triviaux tels que proximité, jolie salle, jolies douches, jolies filles (ou beaux mecs) ou horaires à profusion avec de multiples professeurs, cela étant à l'opposé de l'un des fondements de l'enseignement traditionnel "un maître un dojo".

Ces critères trompeurs ne séduiront que des consommateurs gogos et ne sauraient guider le choix d'un pratiquant authentique.

Gérard, la discipline que vous enseignez, l'Aïkido Traditionnel, est peu connue dans la région. En quoi consiste t-elle ?

Notre art martial est le seul à englober des disciplines traditionnelles basées sur les notions d'énergie.

L'aïkido étudie l'homme dans sa globalité (tant sur le plan physique que mental), le but étant que chacun trouve sa propre voie (do).

En 1997 vous aviez déjà pratiqué pendant plus de 15 ans au sein de plusieurs clubs de la fédération FFLAB et effectué de nombreux stages avec des représentants perçus à l'époque comme étant parmi les meilleurs de l'univers aikido. Pourquoi avoir rejoint une organisation traditionnelle et décidé de suivre l'enseignement d'un leader de cet univers ?

A cette époque se sont présentées 2 options :

1 - continuer d'appartenir à un club affilié à une fédération dans laquelle le choix du professeur ne paraissait pas important, laissant porter les adhérents par les hasards. Du reste on parlait bien de clubs où souvent les enseignants se succédaient sans se soucier des élèves et vice versa. Tout le monde était interchangeable et cela semblait ne choquer personne.

2 - choisir un enseignement traditionnel tels que le proposaient le responsable de cette organisation et au travers lui, les dojos respectant le principe « un maître un dojo », comme au Japon. C'est cette 2e option que j'ai choisie.

Celle-ci avait été créée une quinzaine d'années auparavant. C'était un espace qui regroupait librement des individus ayant les mêmes sensibilités et qui ne fédérait pas des clubs. Cette approche, à ma connaissance unique en France à l'époque, respectait le concept "un maître un dojo" et de cela découlait qu'en théorie aucune autorité ne devait intervenir dans le dojo au-dessus du professeur.

Outre cette approche traditionnelle qui diffère en tous points de celle des fédérations françaises, j'ai découvert que tout ce que j'avais appris en 17 ans de pratique assidue devait être remis en cause car à ma grande surprise mon aikido ne fonctionnait plus avec les pratiquants de cette "Ecole". Par contre les techniques que pratiquaient sur moi ces pratiquants étaient d'une redoutable efficacité et j'étais très impressionné.

Certains nouveaux pratiquants dans la même situation que moi pensaient même ne plus être dignes de porter le hakama !

En fait je devais me rendre à l'évidence que je ne savais pas grand chose de l'aïkido.

Ce fut pour moi un moment important et inattendu qui mit à l'épreuve mes facultés de mettre mon ego de côté car je devais quasiment tout réapprendre et donc me remettre en question. L'aïkido étant aussi une école d'humilité, j'ai surmonté cette période sans difficulté et avec le recul j'ai pu constater qu'en moins de 2 ans, j'avais appris davantage que les 17 années précédentes !

Cela signifie que si l'on veut progresser on doit avant tout, bien choisir son maître, un maître authentique.

Le 2e paramètre pour progresser est l'enseignement, la transmission.

Ces 2 critères ont été une révélation car jamais évoqués auparavant par mes anciens professeurs.

J'ai eu dès lors la chance de pouvoir orienter ma pratique telle que je la concevais : environnement libre de toute hiérarchie fédérative (mais pas de celle de l'Organisation), choix de la pratique, bref un véritable enrichissement permanent non limité dans le temps ou par des diktats venus d'incompétents ne connaissant rien ou peu de la discipline, tout en continuant à enrichir mon aikido au travers d'échanges avec d'autres pratiquants de tous horizons lors de "stages".

Qu'est-ce qui diffère un enseignement traditionnel dans un dojo d'un enseignement dans un club fédéré ?

Sans entrer dans les détails qui prendraient de nombreuses pages, disons qu'on met l'accent sur l'accomplissement de soi et la recherche de l'unité. Les techniques ne sont que des outils. N'importe qui est capable d'exécuter une technique après l'avoir répétée un certain nombre de fois. Cela ne fait pas de vous un bon aikidoka.

Nous apprenons à gérer une situation et à appliquer la technique adéquate, alors que la plupart des autres professeurs font l'inverse, imprégnés de leur culture occidentale.

Pour vous donner une image, on ne cherche pas à placer une technique dont on s'est fait une spécialité (comme en judo), c'est la technique qui s'imposera selon la situation.

Pourtant dans tous les clubs les cours sont basés sur l'apprentissage des techniques. On voit les pratiquants placer leurs mains, leurs pieds, ajouter une technique une fois que tout est en place. Comment faites vous dans votre dojo ?

Dans notre dojo on étudie les bases sur lesquelles reposent les techniques.

Pour donner une image, si on veut apprendre à monter à cheval comme un cowboy, on commence par faire du manège et on fait en sorte de se familiariser avec l'environnement du cheval.

En aikido, un bon placement, un bon timing, une bonne distance (pour employer ici des termes accessibles à tous) et l'on s'aperçoit très vite que la technique s'impose, sans même parfois qu'elle soit indispensable pour maîtriser la situation.

L'approche orientale va du global au subtil, c'est à dire l'inverse de ce qui est généralement enseigné dans la plupart des clubs.

Dans ces clubs, pourtant souvent dirigés par des diplômés d'état (pour un art japonais, cherchez l'erreur...), j'ai vu de nombreux cours pendant lesquels on passait des heures à apprendre à placer un pied, puis une main, puis un autre pied, etc., quand ça collait pour le haut, c'est le bas qui n'allait plus, etc.

A la fin du cours on ne savait toujours pas placer son corps et au final on n'avait rien appris. Les mois et les années s'écoulaient ainsi avec l'illusion, de temps en temps, de maîtriser une technique. Et comme dans ces cours-là tout le monde est dans le même cas, on ne s'aperçoit même plus que ça fonctionne uniquement parce qu'on est entre aikidokas complaisants, histoire de ne pas égratigner les egos.

C'est aussi le reflet d'une "méthode" faisant référence à un catalogue, à l'opposé des conceptions originelles de l'aikido, celles-ci ne pouvant être assujetties à aucune idée de normes ou de classification (« une nomenclature » pour reprendre le terme des fédérations qui elles-mêmes se sont inspirées de classifications non voulues par le fondateur de l'aikido mais établies par certains de ses élèves et descendances).

D'ailleurs lors des « stages » des fédérations c'est très révélateur : comme on pratique avec des partenaires qu'on ne connaît pas, la complaisance n'étant plus forcément de mise il est fréquent de constater que les techniques ne fonctionnent plus (diable !).

Il est surprenant que ces pratiquants acceptent cela sans s'interroger. Combien d'aikidokas se posent-ils des questions en remettant en cause la pratique qui leur a été enseignée ? En général quand leurs techniques sont ratées (quand ils ont la chance d'avoir un partenaire non complaisant) ils considèrent que c'est parce qu'ils n'ont pas encore un niveau suffisant. Mais en fait toute leur vie ils attendront un niveau qui ne viendra jamais puisque la cause est d'ordre pédagogique et souvent liée à une approche occidentale.

Dans notre dojo on sait pourquoi une technique fonctionne ou ne fonctionne pas et on est capable de l'expliquer. Et en général la raison n'est pas tant technique que parce que les conditions (liées aux "bases") ne sont pas réunies.

Des démonstrations, dont certaines très connues sur Paris, remportent un certain succès auprès du public. Pourquoi ne voit-on jamais personne représentant votre Organisation dans ce type de manifestation ?

Comme vous l'aurez sans doute remarqué on y observe toujours les mêmes depuis des années, avec les mêmes mouvements destinés au spectacle.

On y voit un aikido académique et très chorégraphique, certes joli mais peu convaincant sur le plan martial.

C'est plus du cirque qu'une démonstration réaliste et spontanée. Cela n'enlève rien à la prestation qui a du nécessiter des milliers de répétitions mais soyons clair, c'est à l'opposé d'une gestion adaptée aux situations puisque celles-ci ont été scénarisées pour les besoins du spectacle.

Ce n'est donc pas du tout représentatif de l'Aikido et ça contribue à donner une fausse image de notre discipline.

Rappelons que l'aikido n'est pas un produit de consommation, on n'en fait pas commerce.

Si vous êtes intéressé par l'aikido mieux vaut vous rendre dans un vrai dojo traditionnel, observer, essayer.

Et si vous êtes responsable d'un dojo, vous devriez préférer des journées "portes ouvertes" qui donneront des images authentiques et plus réalistes et donc davantage de crédit à la discipline.

N'est-ce pas aussi pour cela que l'aikido paraît aux non pratiquants, inefficace ou apparenté à une chorégraphie ?

Tout à fait. Et le paradoxe c'est que beaucoup de pratiquants eux-mêmes ne croient pas en ce qu'ils font. Mais chemin faisant ils s'en sont accommodés et ont fini "par y trouver quand même leur compte", tout en ignorant que 90 % de l'aikido ne leur a jamais été enseigné et c'est dommage pour eux.

La TV couleur ne manque pas aux indiens d'Amazonie puisqu'ils en ignorent l'existence.

Chacun est libre, y compris de vouloir pratiquer l'aikido et faire tout son contraire ou autre chose que de l'aikido.

En quoi l'aikido enseigné selon votre approche constitue-t-il aussi un art de vivre et une philosophie ?

Ainsi qu'évoqué, savoir placer son corps dans un certain contexte apprend à tenir compte de son environnement et ce qui le constitue. Savoir apprécier une situation, évaluer les éléments d'un conflit et gérer sans violence conduisent à un plus au quotidien.

Ce n'est pas la technique qui fera de vous un vainqueur mais bien votre capacité à résoudre le problème en amont et c'est valorisant.

Revenons sur le qualificatif de « traditionnel » revendiqué aussi par d'autres clubs. En quoi le votre se distingue-t-il ?

Il est fondamental de bien comprendre nos différences.

D'abord on ne pratique pas dans un club de consommateurs ayant payé une cotisation mais dans un dojo où l'on recherche sa voie et donc son autonomie.

Le pratiquant chez nous n'a pas que des droits mais aussi des devoirs et chacun doit y connaître sa place exacte.

Le kamiza rappelle le fondateur et son enseignement, que le maître du dojo s'engage à transmettre.

Nous veillons à ne pas faire un aikido "local", un aikido franco-français n'étant pas l'Aïkido.

C'est pourtant ce que l'on voit fréquemment dans notre pays, quand on ne voit pas se développer un aikido "sportif", à l'opposé de l'essence même de l'aïkido. A force de fonctionner comme un sport (structures fédérales) ça devient un sport, alors que Me Ueshiba insistait sur le fait que son art était à l'opposé d'un sport !

Dans les clubs on trouve un président, un secrétaire, un trésorier. C'est normal puisqu'ils ont généralement des structures associatives. Mais ces fonctions peuvent se chevaucher dans la pratique et ça peut être préjudiciable au bon fonctionnement d'un dojo traditionnel. Nous on y préfère les termes uchi deshi, sampai, kohaï, dohaï, etc.

Dès le 1er jour de pratique, nos aikidokas apprennent à transmettre ; le but de notre pratique est la recherche de l'autonomie et cette notion est omniprésente.

Tous ces aspects nous distinguent des clubs, à nos yeux incompatibles avec l'esprit de l'Aïkido au fonctionnement traditionnel.

Bien évidemment, notre dojo n'est pas seul en France à défendre ces concepts mais ça n'est pas la majorité, malheureusement. Chacun est libre de ses choix mais il faut savoir ce qu'on veut.

Dans ma région, j'ai le choix entre plusieurs clubs affichant l'enseignement de l'aïkido, dont certains revendiquent le label "traditionnel". Y a-t-il un moyen pour faire un tri ?

Pour guider votre choix, il y a un critère très simple qui permet d'emblée d'écarter les clubs qui ne s'adressent qu'aux consommateurs et non à des gens qui veulent vraiment pratiquer l'aïkido du fondateur. Rappelons qu'un dojo traditionnel ne saurait fonctionner autrement que selon le principe "un maître un dojo", comme au Japon. On est l'élève de maître Untel et non celui d'une fédération.

Pour vous donner un exemple de déviance totale...

Chacun sait qu'il existe en France 2 fédérations, toutes deux avides d'attirer "le client". Malgré leurs rivalités devenues légendaires, certains clubs qui leur sont rattachés - nous disons bien clubs et non dojos - vont même jusqu'à proposer des accès "tous azimuts".

Cela signifie qu'en vous inscrivant à un seul de leurs clubs, vous avez la possibilité de pratiquer non seulement dans ceux de la FFAB mais aussi ceux de la FFAAA de la région et vice versa. Que reste-t-il de cette notion "un maître un dojo" ? rien.

Par cette attitude, les clubs s'apparentent ouvertement à une enseigne à succursales multiples, du genre gymnas' club. Cela signifie bien que leurs professeurs sont interchangeables et ne fait que confirmer que tous suivent "une méthode nationale" (Française et donc locale). C'est l'aveu de la pratique d'un aikido "sportif" et totalement appauvri, à l'opposé de ce qu'a créé son fondateur et c'est ce que nous, pratiquants d'un aikido « dit traditionnel », ne voulons pas car "l'aïkido est le contraire d'un sport" (Ueshiba Morihei).

De surcroît, le consommateur lambda (à qui ces fédérations ont bien pris soin d'occulter toutes ces notions de tradition orientale) va se trouver pris dans l'engrenage occidental d'une possible surconsommation de professeurs et de clubs. Or ce n'est pas une accumulation de professeurs qui feront de lui un bon aikidoka, cela n'a aucun sens.

Ces notions de tradition orientale ne sont du reste pas seulement occultées, elles sont le plus souvent tout simplement ignorées de la plupart des professeurs des fédérations, puisqu'ils sont formatés à l'occidental voir pire, à la française.

Dans notre dojo les pratiquants n'ont pas l'autorisation d'aller pratiquer ailleurs, sauf visites ponctuelles et avec l'accord des professeurs. Notre attitude est du reste la même que celle que l'on pourrait avoir avec d'autres disciplines, le but étant davantage relationnel que réellement utile pour progresser dans l'étude de l'aïkido. Par contre les échanges conviviaux sont encouragés et les inter-clubs appréciés, pourvu qu'ils ne visent pas à faire du rabattage.

Chez nous, nos pratiquants revendiquent leur attachement à leur seul et unique dojo et ne vont pas voir ailleurs. C'est celui qu'ils ont choisi avec ce professeur là et pas un autre. Ceux qui ne sont pas satisfaits du nombre restreint de "créneaux" ne viennent pas chez nous, personne ne les y oblige.

Il faut savoir également que ce n'est pas le nombre de cours proposés qui font leur qualité. En outre, c'est pas parce qu'on aura la possibilité de pratiquer tous les jours de la semaine (peut-être dans 7 clubs différents donc 7 prof eux aussi différents) qu'on assimilera plus vite ou mieux, c'est tout le contraire. A moins de n'apprendre que des techniques "nationales" (mais heureusement l'aïkido ce n'est pas que des techniques).

Il s'avère de plus que la majorité des "pratiquants" ne vont pas au-delà d'un cours ou 2 par semaine, même si leur dojo en propose davantage.

Comme on le voit, cette possibilité d'adhérer à un club "à succursales multiples" n'est pas l'aïkido et ne fait qu'exposer à de nombreux aspects pervers.

C'est le dernier des gobe mouches présenté aux gogos pour les détourner d'une pratique authentique, avec le maître que l'on a choisi et dans un véritable dojo traditionnel, "lieu où l'on étudie la voie" (c'est à dire généralement non apparenté à une fédération française).

Mais encore une fois chacun est libre de ses choix.

Il n'est pas interdit de se rendre auprès d'autres disciplines si l'on souhaite conforter nos choix ou expérimenter d'autres approches.

On a vu se développer ces dernières années des stages organisés à l'attention des femmes, d'autres à l'attention des séniors. Avez-vous une opinion sur ce type d'approche ?

Chacun doit pratiquer en respectant ses propres limites physiques et il n'y a pas d'aïkido spécifiquement féminin ou spécifiquement sénior. En outre notre méthode pédagogique inclut le mélange des différents niveaux d'apprentissage. Partant de là, pratiquer un aikido s'adressant seulement à une certaine catégorie ne peut être que réducteur et ça ne présente aucun intérêt, surtout présenté sous forme de stage.

Les tarifs sont disparates et selon les dojos ils varient avec un facteur de 1 à 5. Peut-on se dire que plus c'est cher plus c'est bon ?

Non. Les tarifs sont facteurs de nombreux paramètres, généralement inconnus du pratiquant et beaucoup d'éléments peuvent entrer dans son calcul : le fait de vouloir faire croire, effectivement, que « plus c'est cher plus c'est bon », enseignant salarié ou bénévole, le prix de la location de la salle et enfin, volonté d'être ou non sélectif en s'adressant ou non à une large population.

En ce qui concerne notre dojo, nous avons fait le choix d'un tarif attractif afin d'être ouvert au plus grand nombre. Cela ne signifie pas qu'on s'oblige à enseigner à n'importe qui.

Un professeur d'aïkido peut-il familiariser avec ses élèves ?

Tout dépend de leur faculté à s'adapter hiérarchiquement aux circonstances ; mais disons tout de suite que cela n'est pas dans la culture occidentale.

Au Japon, on connaît sa place et celle-ci peut varier selon le milieu.

A moins d'avoir à faire à un pratiquant qui a capté ces notions, il faut proscrire toute familiarité qui ne pourra engendrer que de la confusion et donc des disharmonies relationnelles.

Tout le monde n'a pas la faculté de distinguer la relation amicale de celle qui régit les rapports dans un dojo, lieu où il est primordial que chacun connaisse sa place exacte.

Convivialité n'impliquant pas familiarités, le professeur doit rester à sa place et les élèves à la leur.

C'est ce que l'on peut aussi définir plus largement par la notion de sampai-kohaï, propre aux orientaux.

L'amitié doit néanmoins être présente en toile de fonds et en dehors des tatamis comme dans notre vie quotidienne.

"Le vrai maître est celui qui apprend à ses élèves à se passer de lui"